

## LA MORT EN CE PALAIS

Le maraîcher a trouvé le moyen de faire venir un mulet, avec un soc pour retourner une partie de son champ de patates. Il n'y a pas que les philosophes du potager qui soient intéressés. Ils participeront à la préparation. Ils les laveront, en les grattant au besoin avec une brosse, et les couperont en morceaux si nécessaire, les feront revenir dans une huile neutre, ajouteront un peu de beurre en fin de cuisson, et du persil ciselé. Buffet campagnard pour accompagner. Le maraîcher a distillé quelques vers sur l'*Alceste* d'Euripide.

*Lorsque l'on doit mourir, la pire des disgrâces,  
C'est de se voir contraint de trouver chez les siens,  
Affreuse obligation, si les siens, on y tient,  
Un être disposé à partir à sa place.*

*Un dieu n'est pas troublé par de telles impasses —  
Qu'ils s'arrangent entre eux — avec un peu de vin,  
Il croit avoir tout fait, tant pis pour les destins.  
Quand un fil est coupé, la Mort en suit la trace*

*Ce roi, peu inspiré, sollicite ses vieux  
Qui ont assez vécu et n'attendent pas mieux,  
C'est si beau, pour un fils, de sacrifier sa vie,*

*Il aurait mieux valu demander leur avis.  
L'épouse trop aimante accepte de partir,  
L'époux chagrin pleurniche et ne veut pas mourir.*

— L'essai est laborieux, il sent un peu la sueur, dit Fred Caulan. Une parenthèse bouche-trou en guise de cheville, avec une plaisanterie digne de Reboux et Muller, qui justifie à peine une familiarité malvenue au neuvième vers, un mot bas qui n'est là que pour la rime. Je ne parle pas de l'anachronisme : les contemporains devaient juger qu'un mortel si accueillant, si honnête qu'Admète doit saisir l'occasion que lui offre un dieu de ne pas mourir s'il trouve quelqu'un pour le remplacer. Il ne peut deviner que seule sa femme Alceste y consentira. L'ensemble me paraît poussif, *sed Homerus aliquando dormitat*.

Le maraîcher qui s'occupe de ses sucrines, approuve apparemment cet arrêt. Il fait oui de la tête et sourit.

La matinée étant prise, la femme du maraîcher ouvre la séance après le pousse-café.

— En ces temps légendaires, on peut avoir un dieu qui garde ses troupeaux, dans certaines circonstances : Apollon n'a pas apprécié que Zeus foudroie son fils Asclépios, pour avoir ramené un mortel à la vie sans le consulter ; il a exterminé les Cyclopes. Ne pouvant foudroyer son divin rejeton, Zeus le place chez Admète. Ce bon maître tombe amoureux d'Alceste, que son père ne veut accorder qu'à un homme qui arrivera sur un char tiré par un lion et un sanglier. Apollon n'a aucun mal à lui procurer cet équipage. Rien d'étonnant non plus à ce qu'Héraclès vienne voir le roi entre deux travaux. Entre Argonautes...

« Quelle qu'en soit la raison, Admète est condamné, les Moires s'appêtent à couper le fil de sa vie. Le gentil bouvier les fait boire. Elles consentent, la langue en tapis brosse, à couper un autre fil, si Admète trouve quelqu'un pour mourir à sa place. Affreux dilemme, il s'adresse à ses parents qui ont assez vécu, peine perdue. C'est alors qu'Alceste se propose. Gros chagrin de l'époux qui n'envisage pas une seconde de mourir lui-même. Durant les funérailles, Héraclès se présente à sa porte. Alceste est connu pour son hospitalité, il le reçoit et, pour ne pas lui faire de peine, prétend qu'il doit conduire au bûcher une personne qui ne lui est de rien. Il l'hébergera juste en un lieu où il ne sera pas importuné par les cris des pleureuses. Quand il saura ce qu'il en est, Héraclès ira se colleter avec la Mort, pour ramener la morte à son mari et se vengera des cachoteries de son hôte en le mystifiant, avant de larmoyantes retrouvailles. Effet dramatique certain, on dirait du Greuze.

Il semble qu'un petit détail ait choqué Isabelle Higère ;

— Qu'est-ce après tout qu'une femme ? Admète songe un instant à se consoler en faisant reproduire par des artistes capables le corps de la future défunte, pour la prendre dans ses bras comme il eût fait avec la morte. Une femme, c'est juste un corps, avec tous les caractères sexuels qu'on est en droit d'attendre.

Lucie Biline semble acquiescer :

— Voilà qui est joliment dit, quoiqu'il ne s'agisse là que d'un ersatz. Les glossateurs ont raison de préciser que Laodamie, la femme de Protésilas, mort tout au début du siège de Troie, avait demandé qu'on façonnât un mannequin de cire à son image. Ce devait être une cire spéciale qui ne fondait pas à l'usage. S'il ne l'a pas inventé, Euripide a exploité ce détail dans un *Protésilaos* perdu corps et biens.

René Sance se croit obligé de préciser :

— Il faut arriver à notre époque pour ne pas être choqué par ce genre de produit. Les fabricants font plus confiance à notre imagination en offrant des poupées gonflables et des jouets pour les dames.

L'on se croirait dans une chambrée. Luc Taireux essaie d'élever les débats.

— Il ne faut pas tirer un trait sur l'apparence physique, qui sert de support à toutes les chimères que l'on tisse à partir de l'être aimé. Ces

doubles délicieux disparaissent au gré de nos béguins successifs. Rien à voir avec les gaietés que nous nous offrons pour calmer un frisson... Disons que le délire d'Admète est aussi peu scandaleux que celui de Laodamie.

Claudie Férante a toujours des citations dans sa besace :

— Admète semble se faire de la vieillesse une image bien plus noire que Phérès. Il ne comprend pas son refus, ni qu'il y ait des vieillesse aimables. *La vieillesse nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage*, cette belle formule prouve au moins que les plus grands esprits savent faire joliment passer les pires platitudes. Phérès fait justement remarquer que l'on ne vit que pour soi, aussi dévoué soit-on, et ne tient pas à se voir lui-même séparé de sa femme quelles qu'en soient les raisons... Combien de temps a-t-il vécu, Euripide ?

— Soixante-douze ans, dit Marie Verbch. Eschyle quatre-vingt-un, et Sophocle quatre-vingt-dix. Si les gens mouraient jeunes, c'est statistiquement. Les survivants étaient solides.

— Les gamins d'Alceste sont des enfants. Leur père ne doit pas avoir beaucoup plus de trente ans, leur mère sans doute moins. Je donne au géniteur d'Admète entre cinquante-cinq et soixante ans. Ce n'est pas encore : *je n'ai plus que les os, un squelette je semble...* La rage du futur veuf est à peindre. Comme si l'on devait céder la place quand on ne peut plus faire d'enfants. Ce père a fait de son fils un gaillard, bien vu des dieux, des demi-dieux ainsi que de ses semblables, et lui a donné un grand royaume avec de nombreux sujets. Il serait peut-être glorieux de mourir pour que son rejeton puisse continuer à caresser sa chérie, mais il a gagné le droit de vieillir tranquille. Le mien, de père, a gâté sa jeunesse parce que les pinardiers de la Mitidja, étaient hostiles à toute réforme. La jeunesse est insouciant, les vieux irresponsables.

René Sance se sent d'humeur badine.

— Je comprends parfaitement la colère de ce noble vieillard : il ferait beau voir qu'il se sacrifie. Quand un croyant veut faire un exemple, il envoie un adolescent bardé d'explosifs sur un marché. On ne moisit dans les tranchées qu'entre dix-neuf et quarante ans. De profonds penseurs expliquent les guerres par ce qu'ils appellent le syndrome d'Abraham. Il faut que le Seigneur arrête le bras d'un patriarche prêt à égorger son fils pour montrer sa bonne volonté. Les musulmans oublient volontiers qu'Ibrahim n'a pu sacrifier Ismaël. Ils devraient s'en souvenir, puisque c'est en cet honneur qu'ils égorgent un mouton le jour de l'Aïd. On peut s'attendre à tout de gens qui font sauter des mosquées, ou brûler une église à Béziers. La première croisade fut celle des enfants. Ce devait être beau de les voir taillés en pièces à chaque étape de leur voyage... du moins ceux qui n'y restaient pas en chemin. Le monothéisme est une belle chose, les monothéistes font des dragonnades, et rasant les tombeaux de leurs saints à Tombouctou.

Ce discours réveille un instant les humeurs anticléricales de l'assistance. Nicolas Siffe tient à rappeler qu'on n'est plus au temps du petit père Combes.

— Un bon roi se doit de recevoir comme il faut le voyageur qui passe. Je vous ferai perdre du temps en vous débitant les exemples qu'offrent les œuvres du Moyen-Âge. On en trouve de magnifiques chez les plus anciens poètes : tout un village est englouti par les flots pour ne pas s'être montré aussi accueillant que Philémon et Baucis, les habitants de Sodome et de Gomorrhe disparaissent sous les flammes pour avoir exigé de Loth qu'il leur livre les anges qu'il héberge... Les fundamentalistes d'Israël devraient se rappeler les textes sur lesquels ils s'appuient : *tu respecteras l'étranger car tu as été toi-même étranger au pays d'Égypte*. Je cite de mémoire, et ma mémoire est défaillante. On n'a jamais demandé aux descendants d'Isaac d'égorger ceux d'Ismaël. Ni à ceux d'Ismaël de faire sauter les tours jumelles de New-York. Autres temps, autres mœurs. Quant à ouvrir ses portes à l'étranger... oublions notre époque. Apollon a été si bien traité par Admète qu'il est prêt à lui rendre tous les services. Un serviteur affirme qu'Alceste a été une mère pour lui. Il suffit de regarder *Les Temps Modernes* pour voir comment Ford traitait ses ouvriers. Chrétien de Troyes s'indigne de la façon dont on fait travailler des tisserandes dans le *Chevalier au Lyon*. On se croirait aux filatures de Manchester. Si nous sommes incapables de comprendre pourquoi Admète fait en sorte qu'Héraclès puisse gueuletonner à son aise, pendant qu'il conduit son épouse au bûcher, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes. En ne voulant pas gâter son plaisir, Admète l'expose à passer pour un goujat, et mérite qu'on le fasse tourner en bourrique avant le dénouement.

Marie Verbch trouve utile de s'attarder sur un point secondaire.

— Il importe de définir exactement les attributions d'un Dieu. Les Olympiens se sont partagé le monde connu, et ne peuvent mettre en cause les privilèges de chacun. Si Apollon menace les Érinyes avec son arc, dans les *Euménides*, c'est qu'elles ont pénétré dans son temple. Il peut faire boire les Moires qui président à nos destins, jusqu'à ce qu'elles ne sachent plus où elles en sont, il ne les y a pas forcées. À chacun ses prérogatives, elles sauvent la face en exigeant qu'Admète trouve un remplaçant. En tout cas, la Mort ne se dérange jamais pour rien : quand elle emmène Alceste, aucun dieu ne saurait s'y opposer. Apollon ne peut que se retirer pour éviter d'être souillé par un cadavre. Héraclès n'est qu'un demi-dieu. Ce que Zeus ne peut se permettre, son fils, né d'une mortelle, peut le faire, et le fait. Il n'a pas de ces scrupules, on l'envoie tuer un aigle, pour sauver la face, on ferme les yeux quand il s'aventure chez Hadès sans qu'on le lui demande. Notre Père, ne pouvant que

châtier les méchants, et donner un coup de main aux justes, a eu un fils chargé de sauver tous les hommes. C'eût été parfait si ses interprètes n'avaient pas passé leur temps à se battre comme des charretiers.

Fred Caulan revient à ses moutons, c'est à dire à ses sujets préférés.

— Personne n'est parfait. Le meilleur des hommes — si l'on s'en tient à ce que disent Apollon, puis Héraclès — peut être amené à se comporter d'une façon discutable. Il suffit d'un petit coup de pouce, la possibilité de rester vivant. *Ô vous qui ne sentez pas, qui ne touchez pas, respirez cet encens, touchez ces offrandes...* Ne donnez jamais à personne la possibilité de laisser mourir quelqu'un d'autre à sa place. Qui choisir ? L'on pense à ses parents, dont l'amour va de soi. Ils ont pour l'heure assez vécu. Apollon ne voit pas dans quelle situation il met son maître. Cet honnête homme devient un monstre, qui ne tolère aucun refus. Alceste une fois morte, il serait de bon ton de la conduire proprement au bûcher. Les lamentations vont de soi, le coryphée et le chœur jouent le jeu, c'est Admète qui ne le fait pas en s'en prenant à son père dont la présence est naturelle. Le bon roi ne cache plus son instinct de conservation, et les aspects les plus crus de sa libido. Au moment de sa mort, Alceste n'a songé qu'à ses enfants. Admète ne pense plus qu'à lui-même, à son chagrin et à sa frustration. Le souci de sa réputation, après, tombe comme une araignée dans une jatte de crème. Au moins, est-il lucide quand il imagine ce qu'on dira de lui. Ego sur-dimensionné, souci excessif de son image, désir de conserver sa niche, femme aimante et aimable, enfants, considération de ses parents, toutes choses qu'il récupère au moment précis où il ne les mérite plus. Je ne sais si cette pièce est tragique. Elle multiplie les situations gênantes pour son hôte, pour ses serviteurs, pour son père. La démonstration d'Héraclès ne sauve que les apparences. Est-ce vraiment une tragédie ?

— Fausse question, pièce ambiguë, dit Marie Verbch. Après une trilogie non liée, celle-ci tient la place d'un drame satyrique, ce qui pose un problème à ceux qui veulent s'en poser. Héraclès semble un autre Falstaff, plus fort que Silène. L'altercation entre le fils et le père frôle le ridicule. La mystification d'Héraclès fait d'autant plus sourire qu'elle ne trompe que la victime. Une pièce noire ou grise peut bien se terminer. *L'Orestie* s'achève par l'acquiescement d'Oreste,. Si nous disposions de plus de drames satyriques, et en bon état, nous saurions de quoi nous parlons. Euripide n'aura pas été le dernier à mélanger les genres. A-t-il seulement été le premier ?

